

TOUS LES JEUDIS
**FILM
COMPLET**

16 PAGES ★ 15 FRS

L'Enfer
EST A LUI

== N° 272 == 23-8-51 ==



JAMES CAGNEY

(Imprimé en France.)

COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

AVIS A NOS LECTEURS

Pour recevoir une réponse, soit par le journal, soit directement, IL EST INDISPENSABLE de joindre à votre lettre deux "bons-réponse" à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.

Pour les réponses directes, donc plus rapides, joindre en outre un timbre de 15 francs en indiquant votre adresse.

Mes biens chers amis, j'ai eu beau alerter mes détectives privés, la police d'État et les plus fins limiers des deux mondes, je n'ai pas été capable de savoir si une lettre signée P. Roger émanait d'une ou d'un courriériste.

Peu m'importe après tout pour ce que je veux en faire... Rassurez-vous, il ne s'agit pas de mettre ladite lettre au panier, nullement, mais simplement d'en extraire quelques phrases que je crois judicieuses et propices à la méditation.

Voici donc ce que m'écrivait l'ami (ou l'amie) P. Roger :

« Je voudrais vous demander ce que vous pensez de la musique qui accompagne continuellement le film. Je ne parle pas, bien entendu, de Prélude à la gloire ou autres films de ce genre, qui sont essentiellement musicaux, mais que vient faire la musique dans Le Livre de la jungle, par exemple? Je trouve cela presque stupide. Il me semble que les images et le dialogue suffisent grandement. Qu'en pensez-vous, cher C. A., et qu'en pensent les courriéristes? »

Puisqu'on me fait l'honneur de m'interroger, je vais répondre, et sortir de mon impartialité légendaire. Remarquez, en passant, que pour un sujet de ce genre je donnerai toujours, volontiers, mon avis. Je ne reste « neutre » que dans le cas où c'est un artiste déterminé ou un titre de film qui est mis en discussion. J'espère que mes lecteurs me comprendront. Ceci dit, voilà ma réponse à P. Roger :

« Je regrette de ne pas avoir vu Le Livre de la jungle, et ne puis donc vous donner mon avis sur ce cas précis. Mais, d'une façon générale, j'estime que la musique, comme « trame de fond » dans un film est presque toujours souhaitable. Entendons-nous bien : je ne parle pas des films purement musicaux, où l'on présente un orchestre, des danseurs, des chansons, des ballets, etc., mais bien de la musique qui accompagne en sourdine les images, ou même le dialogue. Je trouve, pour ma part, que cette musique-là, quand elle est judicieusement choisie, ne fait qu'augmenter l'intensité dramatique — ou comique — de l'action. Je pourrais citer mille exemples : dans une scène de crime, ne trouvez-vous pas que certains airs lents et graves complètent merveilleusement l'atmosphère? Imaginez-vous une scène mouvementée, une chevauchée de far-west, une panique, etc., se déroulant dans un silence complet? Et n'appréciez-vous pas les petits refrains guillerets ou burlesques qui accompagnent généralement l'entrée des comiques ou leurs facéties? Dans le genre « dramatique », je ne citerai qu'un cas Le Troisième homme. Si vous avez vu ce film remarquable, je suppose que vous avez été conquis par cet air lancinant, joué à la cithare, qui a fait la moitié du succès? »

« Non, je vous le répète, la musique n'est pas un handicap. Elle « colore » l'action d'un film et traduit les états d'âmes beaucoup mieux que ne pourraient le faire, dans certains cas, l'image et le dialogue. Seulement, il faut l'utiliser avec à-propos. Et souvent, le fond musical rend éloquentes les silences, l'orchestre s'arrêtant à certains passages (car je ne connais pas, pour ma part, de films où la musique ne s'interrompt jamais).

» Voici mon avis, cher correspondant (ou correspondante). Et puisque vous interrogez aussi les courriéristes, je leur passe la parole, et je leur pose même de votre part ces questions précises :

» Dans les films qui ne sont pas purement musicaux, appréciez-vous la musique? Trouvez-vous que dans certains cas elle gêne l'action? Estimez-vous, au contraire, qu'elle lui donne plus de force? Citez, autant que possible, des exemples précis à l'appui de vos affirmations. »

Il me reste à remercier P. Roger de son intéressante remarque. Et à attendre vos réponses sur ce sujet musical, en espérant que cela ne fera pas une cacophonie à s'en boucher les oreilles! Là-dessus je vous dis bonsoir, sous un air de Chopin, pour donner plus de force à mon affection.

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

C. N. LA GATINELLE. — « Je pense bien (sic) que vous m'accepterez dans votre courrier! Je suis grande : 1^m,68, cheveux châtons, yeux marron. J'habite la campagne, aime le cinéma, le bal, la couture, mes moutons et ma collection de timbres-poste. Acteurs préférés : Michèle Morgan, Henri Vidal, Michel Auclair et Cécile Aubry. Mes amitiés à Jan et Jacky qui ont l'air très sympathiques. Hermine, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous fassiez du cinéma (merci maman!), mais avant tout, apprenez l'orthographe et faites un peu de sport. Le Goulettois, vous avez un visage expressif, mais je ne peux pas juger de vos talents. Cher C. A., continuez à publier les pseudos de ceux qui attendent », etc.

Réponse. — Bon accueil, nouvelle amie! Oui, il y a des correspondants de votre région, mais vous pensez que je ne puis pas les retrouver parmi les milliers de lettres classées! Vous êtes très sympa, et attendrissante, avec vos moutons et vos timbres-poste! Vous demandez trop de renseignements sur les vedettes en une seule fois, et je ne puis vous en accorder que deux pour aujourd'hui : Micheline Presle, de son vrai nom Michèle Chassagne, est née à Paris, le 20 août 1922. Elle suivit les cours de l'École des Beaux-Arts et acheva ses études au conservatoire de Notre-Dame de Sion. Elle réussit enfin à persuader ses parents de lui laisser faire du cinéma, et débuta à seize ans, en 1939, dans *Je chante*, film avec Charles Trenet. Elle tourna ensuite vingt films en France et en Italie, deux en Amérique, et encore un film franco-américain : *La Taverne de La Nouvelle-Orléans*, avec Errol Flynn. Elle épousa en 1945 un négociant en vins, Michel Lefort, divorça en 1948, et épousa en 1949 Bill Marshall, l'ex-mari de Michèle Morgan. Joan Fontaine, sœur de Olivia de Havilland, est née à Tokio, et se partagea entre le Japon, où son père était magistrat, et la Californie. Elle suivit des cours d'art dramatique et fit ses débuts au Capitain-Théâtre d'Hollywood. Puis ce furent de nombreux films. Joan Fontaine, qui est mère de deux enfants et très sportive, avait été proclamée en 1941 la meilleure vedette de l'année. Non, Deanna Durbin n'a pas été doublée pour le chant dans *Chanson d'avril*. Ne saviez-vous pas que c'est grâce à son talent de chanteuse qu'elle a débuté au cinéma? Nous publierons certainement d'autres films avec Luis Mariano. Écrivez encore, et envoyez une photo. Mon nez vous remercie de l'avoir laissé tranquille, mais mes joues, par contre, sont rouges de confusion!

MISS CANADA nous écrit de Montréal : « Je m'abonnerai bientôt à votre intéressante revue. J'aimerais avoir des renseignements sur Philippe Lemaire et, s'il reste un peu de place, analysez mon écriture! »

Réponse. — Amie canadienne, bonjour! Philippe Lemaire est né à Mousson-le-Neuf (Seine-et-Marne), le 14 mars 1927. Cheveux blonds, yeux marron, 1^m,75. Élève de Maurice Escande, il fit du théâtre et notamment *Ils ont vingt ans*. Côté cinéma, il tourna d'abord de très petits rôles dans *Le Capitain, Roger la Honte, La Corde au cou, Les Amoureux sont seuls au monde, Puis Scandale, Bonheur en location, Les Amants de Vérone, Nous irons à Paris, La Porteuse de pain, Maria Chappdelaine, Ils ont vingt ans* (en film), *Taxi de nuit, Mon ami le cambrioleur, Mammy et Ils étaient cinq*. Philippe Lemaire s'est marié en février 1950. Ceci dit, je trouve votre écriture extrêmement intelligente. Vous êtes une jeune fille sérieuse, simple et franche, très poussée

(Suite page 8.)

Avez-vous pensé à acheter

4 ROMANS COMPLETS

N° 30



EN VENTE PARTOUT : 30 francs

Si vous désirez le recevoir, ajoutez la somme de 10 frs pour frais d'expédition à votre mandat ou chèque postal 259-10 adressé à **FILM COMPLET, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e)**.

Aucun envoi contre remboursement.



APPRENEZ A DANSER

Soul, en quelques heures, danses en vogue et claquettes. Notice c. env. timb. RIVIERA-DANSES, F. C. 43, rue Pastorelli, Nice.



GRANDIR

RAPIDEMENT à tout âge, allonger buste ou JAMBES SEULES jusqu'à 16 cm avec méth. scientif. ou APPAREIL AMÉRICAIN GARANTI, succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement. DISCRÉTION, contre 2 timbres. OLYMPIC, 19, Bd V.-Hugo, NICE Ser 263

DES ÉCONOMIES faciles à réaliser

Si vous voulez vous abonner à notre revue ou nous commander des numéros du « Film Complet », ou un livre, ou un album édités par la Société Parisienne d'Édition, il vous suffit de nous adresser par **chèque postal** (et non par mandat mis sous enveloppe avec une lettre) la somme nécessaire en inscrivant lisiblement votre adresse dans la partie réservée à cet effet et en indiquant simplement au dos du chèque, dans la partie correspondance, à quoi il est destiné.

Ce chèque postal ne vous coûtera que 15 francs (jusqu'à un montant de 30 000 frs), alors que si vous preniez un mandat vous auriez à payer, pour une somme ne dépassant pas 200 francs, 20 francs pour le mandat, 15 francs pour l'affranchissement (ou 15 francs de supplément pour le paiement à domicile des mandats-cartes ou lettres) sans compter le prix de votre papier à lettre et de l'enveloppe.

Faites-nous donc vos commandes par versement à notre compte chèque postal Paris 259-10.



(WHITE-HEAT)

C'EST UN FILM WARNER BROS FIRST NATIONAL

Réalisateur : Raoul WALSH.

Scénario de Ivan GOFF et Ben ROBERTS, d'après le roman de Virginia KELLOGG.

Film raconté par J. FAGEL.

DISTRIBUTION :

Cody Jarrett JAMES CAGNEY.
 Verna Jarrett VIRGINIA MAYO.
 Hank Fillon (Vic Pardo) .. EDMOND O'BRIEN.
 Ma Jarrett MARGARET WYCHERLY.

CHAPITRE PREMIER

LE long de la côte californienne, une auto roulait à tombeau ouvert, sur la route en lacets. Dans cette voiture, deux hommes, dont l'un consultait souvent sa montre et semblait être dans un état d'extrême tension d'esprit...

Dans l'express de Californie, deux hommes venaient d'attirer trois contrôleurs dans un sleeping pour les y enfermer. L'un des prisonniers, ayant essayé de se défendre, fut abattu, et, par prudence, les deux bandits tuèrent également les autres contrôleurs. Car seuls les morts ne peuvent témoigner en justice pour confondre des assassins...

Le train roulait toujours. Les bandits, véritables acrobates, gagnèrent la locomotive et, sous la menace de leurs revolvers, intimèrent au chauffeur l'ordre de ralentir l'allure du train.

Quand l'express arriva à la hauteur d'un pont, l'automobiliste qui, tout à l'heure, avait l'air préoccupé sauta

du pont sur le toit d'un wagon. Peu de temps après, le train stoppa, en pleine campagne déserte.

Deux nouveaux bandits, qui se tenaient postés non loin de là, sautèrent sur le ballast et se précipitèrent vers un fourgon blindé, dont ils firent sauter la porte à l'aide d'un explosif. Les voyageurs, affolés, voulaient s'échapper. L'un des agresseurs les rassura :

— Rien qu'un petit retard de sept minutes... Ne craignez rien !

L'homme qui avait sauté sur le train avait atteint la locomotive; son compagnon d'auto devait remplacer le mécanicien. L'un des assaillants vint l'avertir :

— Tout a bien marché, Cody !

— ... Mais il faudra en rendre compte à la justice... Cody ! raila le mécanicien.

— Toi, tu retiens bien les noms ! gronda le bandit, qui tua le malheureux.

En tombant, sa victime s'était accrochée à une manette. Un jet de vapeur fusa, en plein visage du mécanicien d'occasion, qui tomba à la renverse en se tordant de douleur sur le quai. En hâte, le coup terminé dans l'affolement général, Cody, le chef, rassembla ses hommes, ramassa son complice ébouillanté et disparut avec toute sa bande.

Le même soir, les gangsters étaient réunis dans un petit chalet de montagne. Ils étaient satisfaits de leur bon travail — des billets de banque tout neufs pour quatre cent mille dollars ! — et se réchauffaient de leur mieux, car ce coin de la chaîne côtière était glacial, et il ne fallait pas attirer l'attention par la moindre fumée.

« Maman », la mère de Cody Jarrett, veillait à tout, préparait la soupe. Verna, la blonde épouse du chef, affectait des airs de princesse de cinéma et grommelait d'être vouée à une existence errante.

— Quand partage-t-on le profit ? s'enquit Ed, celui qui avait conduit l'auto. Après un coup comme celui-ci, nous avons mérité des vacances !

Cody Jarrett fixa durement le grand garçon mince et brun qui osait donner son opinion; il répliqua sèchement :

Abonnements : { France : un an 750 fr. — Six mois 375 fr.
 Etranger : un an 1 150 fr. — Six mois 575 fr.
 Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

BON du COURRIER
 "Côté cœur, Côté jardin"

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, Ed... Moi seul décide. Oui, je sais, on t'appelle le Grand Ed, et ça te tourne la tête, mon garçon. Tu voudrais bien prendre ma place, commander à ton tour. Tu es trop pressé, mon ami. Et toi, Verna, méfie-toi de lui... Il apprécie visiblement tes charmes, ma blonde. Et il me tirerait volontiers dans le dos... Mais je l'ai à l'œil !

A peine achevait-il ces mots que Cody Jarrett blêmit ; ses yeux chavirèrent une plainte quasi enfantine s'échappa de ses lèvres, modula une sorte de sanglot, et cet homme solide, trapu, s'affaissa brusquement, se roula sur le sol, avec des gestes de pantin. « Maman » se précipita, entraîna le malade. Son mari et son fils aîné étaient morts fous, après des crises de ce genre. Elle avait l'habitude.

Elle s'enferma dans la chambre voisine, avec l'épileptique, dont elle massa doucement la nuque, en répétant :

— Là, là, mon petit... C'est fini ! Il ne faut pas que les autres te voient ainsi... Ce n'est rien, va... Tu as bien travaillé : je suis fière de toi ! Tu seras le maître du monde... Ne te laisse critiquer par personne !

Il se calma peu à peu ; elle lui fit boire un cordial, tandis que le Grand Ed bougonnait à mi-voix, dans la salle voisine :

— C'est un vrai fou qui nous conduit ! Ça ne peut durer ainsi.

Sur un divan, le gangster ébouillanté gémissait, lamentable, réclamait un médecin. Il souffrait beaucoup, sous les pansements sommaires dont ses amis avaient entouré son visage et ses mains.

Quand il revint, tout à fait remis de sa crise, Cody mit en marche l'appareil de radio, pour avoir des nouvelles de l'effet produit par son exploit. Au bout de quelques minutes, il entendit les commentaires de la police. On croyait la bande réfugiée dans l'Arizona. Cody éclata de rire :

— Ils ont du flair ! N'empêche qu'il va falloir filer d'ici...

— Par le temps de chien qu'il fait ? remarqua Ed. Les routes de montagne sont bouchées par l'ouragan...

— Raison de plus pour filer dès ce soir, pendant que la tempête occupe l'attention du public... coupa Jarrett.

— Mais... vous allez m'envoyer un médecin ? supplia Zuckie, le blessé.

— Bien sûr... promit Cody, souriant.

En un clin d'œil, Maman avait rassemblé les bagages, préparé le départ général avec un zèle silencieux, efficace. Elle ne se fiait qu'à sa propre vigilance, détestait cette belle et paresseuse Verna, cet insolent Grand Ed qui se permettait de discuter les ordres de son Cody.

— J'emporte le butin. Nous partons dans deux voitures. Verna, tu monteras dans mon auto, avec Maman. Ed filera avec les copains. Rendez-vous à Milbanke.

Ils étaient déjà sortis, quand l'un des hommes s'enquit :

— Patron, qu'est-ce qu'on fait pour Zuckie ?

Cody fronça le sourcil. Il n'aimait pas les blessés, qui délièrent dangereusement... Il tira son revolver et le tendit à l'un de ses complices :

— Cotton... C'était ton ami. Arrange-toi pour que ce soit vite fait, sans qu'il souffre... Je ne veux pas qu'on fasse un rapprochement entre les brûlures de Zuckie et l'affaire de l'express...

Cotton ouvrit des yeux effarés, mais jugea prudent de ne pas protester. Il rentra dans le chalet, se pencha vers le paquet de pansements qu'était Zuckie et chuchota :

— Il veut que je te tue. Ne crie pas ! Laisse-moi faire... Arrivé en ville, je t'enverrai un médecin, c'est juré !

Cotton déchargea par trois fois son arme, mais en l'air, et s'enfuit, haletant, laissant le blessé ahuri et indigné.

— Ça y est... C'est fait ! dit-il, avant de s'engouffrer dans l'auto d'Ed.

Cody approuva, d'un sourire placide. Les deux voitures démarrèrent, sous la pluie diluvienne.

CHAPITRE II

Au centre de police de Los Angeles, l'inspecteur Evans était soucieux : les agresseurs de l'express étaient toujours en liberté, sans qu'on connût leur refuge. Le policier cherchait dans toutes les directions, recueillait tous les indices.

Il avait été frappé par la découverte d'un mort dans un chalet montagnard. Un médecin, alerté par un inconnu, y avait trouvé le cadavre gelé d'un homme au visage et aux mains brûlés, plus exactement : ébouillantés. Et des voyageurs affirmaient qu'un des bandits avait été, précisément, ébouillanté par un jet de vapeur de la locomotive... Pourtant, le moulage de la tête du mort n'avait pas permis de l'identifier.

— Un nouveau venu dans la bande, songeait Evans.

Mais on avait trouvé près de l'inconnu un paquet de cigarettes, vide, sur lequel avaient été relevées les empreintes d'un certain Cotton Virgili, de la bande de Cody Jarrett... C'était donc du côté du célèbre bandit qu'il fallait chercher les assaillants de l'express qui avaient volé les billets du Trésor. On signalait sa présence à Milbanke. Le policier s'y rendit.

Evans donna des ordres en conséquence. Trois jours plus tard, il apprenait, par téléphone, qu'un de ses limiers avait vu à Milbanke « Maman » Jarrett et repéré l'auto dans laquelle elle faisait son marché. L'agent avait accroché un mouchoir roulé au pare-choc arrière de la voiture, pour la faire reconnaître de la police.

Immédiatement, la police de Milbanke fut alertée et la poursuite organisée par radio. Plusieurs autos de police prirent en filature la limousine de « Maman » Jarrett. Mais la vieille femme avait autant de cran que son fils ; dans son rétroviseur, elle avait tôt fait de repérer ses poursuivants et manœuvrait avec un imperturbable sang-froid pour leur échapper. Le hasard la servit, sous la forme d'un énorme camion de déménagement qui leur coupa opportunément la route.

Sitôt rentrée, elle avertit son fils :

— Je me trompe peut-être, mais ça m'étonnerait : j'ai été filée. Il faut partir de cette ville sans retard, mon petit...

— Tu as toujours raison, maman chérie ! approuva



L'attaque de l'express avait été rudement menée.



Verna, la blonde épouse de Cody...

pas vu depuis trois mois et que les dernières nouvelles datent de Springfield. Toi, Verna, tu pleureras. Toi, maman, je sais que tu seras merveilleuse...

Tout se passa comme Cody l'avait prévu. Les deux femmes furent convoquées à la police et interrogées. Verna joua de sa beauté et de ses larmes, feignit l'ignorance et la sottise. Maman grognait :

— Je connais mes droits. Vous ne pouvez nous arrêter, malgré vos menaces ! J'ignore tout de l'activité de mon fils, qui était à Springfield...

Elles furent relâchées. Evans ne s'estimait pourtant pas battu. Il savait, comme tout le monde, que Morton était l'auteur du vol

le bandit. En route !

Grâce à la marque laissée par son limier, Evans avait retrouvé l'auto de Jarrett dans un grand garage de la ville. Il s'attendait à voir dévaler le bandit, après l'alerte de l'après-midi, et resta aux aguets. Comme il l'avait prévu, Cody vint, sitôt la nuit tombée. Il l'entendit ordonner :

— Nous prendrons le cabriolet et laisserons la limousine à Ed. Vite !

Evans sortit, l'arme au poing, et somma le bandit de se rendre. Pour toute réponse, Cody tira et atteignit Evans au bras. Puis il démarra dans la nuit, avec sa mère et sa femme, tandis que le policier chancelant courait chercher du secours.

Cet échec, si près du but, avait exaspéré le jeune policier.

Mais l'alerte avait été trop vive pour que Cody ne cherchât pas une chance immédiate de salut. Tout en roulant dans l'obscurité, il exposa son plan aux deux femmes :

— Je vais me rendre à la police...

— Tu es fou ! s'écria Maman. Quatre morts, à l'attaque du train : c'est la chaise électrique !

— Mais qui donc parle de train attaqué ? railla Cody, très maître de soi. Je vais me rendre à la police de Springfield et avouer mon pillage du Royal Palace de Springfield...

— Mais... tout le monde sait que c'est Morton qui a fait le coup ! dit Verna.

— Qui l'a vu et pourrait en jurer ? C'est moi qui ai voulu donner une leçon à Morton et sa bande. Je ne pouvais donc être à la fois à Springfield, c'est-à-dire dans l'Illinois, et à l'attaque du train de Californie !

— Bien raisonné ! approuva Maman, l'œil brillant de joie.

— Vous jurerez toutes les deux que vous ne m'avez



— Il ne faut pas que les autres te voient ainsi...

de Springfield, infiniment moins important que celui de l'express, et sans victime...

L'inspecteur Hank Fillon vint saluer son ami Evans. C'était un solide et sympathique garçon, qui se réjouissait d'aller prendre une quinzaine de jours de vacances dans son pays et se promettait d'y pêcher la truite :

— Quinze jours de tranquillité, mon vieux, après tant de mois de prison ! Drôle de sort que le mien, n'est-ce pas ? A quoi ça me sert d'être bachelier et de parler plusieurs langues, pour mener la vie de bagnard ?

En effet, l'inspecteur Hank Fillon était spécialisé dans le rôle de « mouton ». On l'introduisait, sous l'aspect d'un forçat, dans la cellule d'un condamné dont on voulait obtenir des aveux. Il s'acquittait à merveille de ce rôle difficile, pressé d'en finir avec la vie de prisonnier malgré lui qui lui était infligée...

— Mon pauvre vieux, j'en ai le cœur navré, sourit Evans, mais je crois que tu vas être obligé de remettre tes vacances à... un peu plus tard...

— Bob Creesel me reconnaîtrait entre mille !

— Encore une mission ? s'écria Hank, outré.

— Oui. A Springfield. Tu devras obtenir les aveux de Cody Jarrett au sujet de l'agression de l'express de Los Angeles. Quatre morts, et quatre cent mille dollars volés au Trésor... Bien entendu, on n'a jamais retrouvé trace des billets volés...

— Les gangsters sont prudents... Le magot est caché ?

— Non. Jarrett travaille pour un « organisateur » qu'il te faudra identifier. Lui et sa bande volent des billets neufs, qu'ils vendent audit « organisateur » au tarif de trente à quarante cents, payés cash par dollar. L'acheteur achemine les billets vers l'Europe, où ils sont vendus au cours noir. Fais le calcul, et tu verras que ce mystérieux personnage n'y perd pas !

— Très intéressant... murmura Hank.

— Je te préviens, tu auras affaire à forte partie. Jarrett est un dur entre les durs. Implacable jusqu'à la férocité. Il mène ses hommes avec une poigne de fer. Mais, comme il partage équitablement, ils lui sont fidèles. Il élimine d'ailleurs tous les éléments douteux de sa bande, et ça donne à réfléchir aux autres... Avec ça, une espèce de mégalomane fanfaron de la pègre, qui ambitionne le titre de « gangster numéro un »... Marié à une belle fille qui ne l'aime guère, mais a très peur de lui.

— Et lui ? Amoureux ?

— Oui et non. Il a le sens de la propriété. Mais aucune femme ne compte pour lui, hormis sa mère, « Maman » Jarrett, une terrible bonne femme, son meilleur lieutenant. Il a pour elle un culte véritable. Autre détail : Cody est un malade, un épileptique sujet à des crises assez fréquentes.

— Charmante perspective, pour mon séjour dans sa cellule ! bougonna Hank.

— Tu devras le soigner, le dorloter... en quelque sorte remplacer sa mère, quoi ! Nous communiquerons avec toi par le parloir.

— Tâchez de me trouver une mère qui ait plus de mémoire que la dernière ! Par sa faute, mon boulot a failli mal tourner...

— Cette fois, ce ne sera pas une mère qui te rendra visite, mais une jolie épouse...

— Jolie ? Alors, ça va ! Et qu'elle ait de la mémoire ! Maintenant, passez-moi les photos des détenus de Springfield : je ne tiens pas à tomber sur d'anciennes connaissances...

Evans passa à son ami un paquet de photographies que Fillon examina attentivement. Il en sortit une :

— Bob Creesel ! Celui-là me reconnaîtrait entre mille ! C'est moi qui l'ai eu, voici huit mois. Il a juré d'avoir ma peau...

— C'est bien. Bob sera dès demain libéré « pour excellente conduite », car ses notes sont bonnes. Ainsi, tu ne le rencontreras pas. Maintenant, au travail ! Et deviens vite le confident de Cody Jarrett !

Le lendemain, Cody Jarrett comparait devant le tribunal ; en raison du demi-échec du vol du Royal Palace et de l'attitude du coupable qui s'était spontanément livré à la police, le juge condamnait Jarrett à un an de prison minimum et trois ans maximum. En quittant la salle des séances, Cody fut heurté par un homme mal vêtu qu'on introduisait pour être jugé à son tour. C'était Hank, devenu « Victor Pardo », poursuivi pour escroquerie. Le policier avait convenablement « potassé » son nouveau personnage : origine, jeunesse, détail du délit, etc... Il chuchota, à l'adresse de Jarrett :

— Il est vache, le juge ?

Cody eut une moue qui signifiait : « Pas trop... » Déjà, ses gardiens l'entraînaient vers la prison.



CHAPITRE III

Sitôt arrivé au pénitencier, Cody avait repéré les amis possibles. Il se lia immédiatement avec Jim le Sourd, qui possédait la précieuse faculté de lire de loin, sur les lèvres, ce que disait n'importe qui. Mais Victor Pardo, qui affichait une admiration pleine de prévenances pour son compagnon de cellule, irritait instinctivement Jarrett.

Jim ayant signalé à Cody qu'un nommé Parker parlait de lui, de Verna et du Grand Ed, Jarrett le prit en grippe. Son orgueil redoutait plus que tout l'autorité qu'Ed allait s'attribuer en son absence. De toute évidence, il jouerait au chef, courtiserait cette oie de Verna ; Cody n'était pas jaloux, mais il s'irritait à l'idée d'être ridiculisé par le couple en son absence... Tout cela se paierait, à sa sortie !

Quant à « Vic Pardo », malgré son langage, son regard franc, il n'avait pas l'air d'un « vrai dur ». Pourtant, Cody ne savait au juste quoi lui reprocher, et cela l'agaçait, le rendait injuste, agressif à l'égard de Pardo, que rien ne semblait vexer, ni fâcher...

Dès leur premier jour de captivité, les nouveaux prisonniers durent passer à l'infirmerie, pour y subir des vaccinations. Cody et Hank faisaient partie du lot. Hank, résigné, allait, une fois de plus être immunisé contre d'hypothétiques épidémies : il commençait à en avoir l'habitude !

Le médecin de l'établissement s'était fait seconder par un détenu, un grand garçon brun et placide, qui s'acquittait fort bien de sa tâche. Quand Jarrett lui tendit son bras, l'infirmier occasionnel chuchota :

— Je suis libéré ce soir... Tu n'as pas de commission à faire en ville ?

— Si. Dis à maman de surveiller Ed... Et merci, à charge de revanche !

Hank, qui ne perdait pas Cody de l'œil, reconnut soudain l'infirmier : c'était Bob Creesel ! A tout prix, il fallait éviter d'être reconnu par lui ! Brusquement, Hank quitta la file des détenus, bouscula un surveillant, en boxa un second, en ayant soin de toujours tourner le dos à Bob. Les gardiens se jetèrent sur lui, l'entraînèrent vers le cachot où ce genre de rébellion était puni... Peu importait au policier : tout était préférable au danger qu'il venait de courir, par la faute d'un retard d'exécution de l'ordre reçu par le directeur !

En l'absence de Vic Pardo, une grande enveloppe à son adresse fut distribuée, à l'heure du courrier. Cody partageait sa cellule avec deux autres détenus : Jim le Sourd et Ryley. Il ricana :

— Ce Pardo a une bobine qui ne me revient pas. On va lui jouer un tour, histoire de faire un peu de sport, quand il rentrera...

Délibérément, il déchira l'enveloppe, en sortit une

Vic Pardo irritait Cody Jarrett.

fait cette absence de réaction devant une telle provocation ? Vic venait de grimper jusqu'à sa couchette, pour s'y reposer, lorsqu'il aperçut la grande enveloppe ouverte... D'un coup, il comprit tout : la police lui envoyait l'image de « sa femme », et les compagnons de cellule avaient eu un geste hostile. Il descendit brusquement, le sourcil froncé, la mâchoire durcie, toisa les trois hommes, s'empara de la photo, l'examina et haussa les épaules :

— Quelles piquées, les femmes ! La mienne sait que je la préfère en blonde : elle n'a pas attendu longtemps pour changer sa coiffure et devenir brune ! C'est malin ! Je ne l'aurais même pas reconnue ! Elle me nargue, ma parole ! Je lui revaudrai ça !

Jarrett jugea l'explication plausible. Vic, tout comme lui, n'attachait pas une extrême importance à son épouse..



— Je ne l'aurais pas reconnue !

grande photographie de femme — une jolie brunette souriante — avec cette dédicace : « Pour mon grand Vic, avec tout l'amour de sa petite May. »

— Nous allons installer la photo de sa poule ; en revenant, il verra tout de suite que nous avons ouvert son courrier. Y aura de la bagarre !

Or, après deux jours de cachot, quand Vic reparut, il ne comprit rien au rire narquois, aux coups d'œil sournois qui l'accueillirent. Il aperçut, en évidence, la photo, qu'il salua d'un air ironique :

— Compliments ! Y a d'là compagnie plutôt aimable ! Les trois autres se regardaient, stupéfaits. Que signi-

Lui ne regrettait que sa mère. Il savait qu'en son absence elle surveillerait ses intérêts, mettrait de côté sa part exacte des coups réussis, surveillerait Verna, rappellerait Ed au sens de la hiérarchie s'il tentait d'oublier que seul Cody demeurait le vrai chef...

Comme il l'avait prévu, Verna était attirée par Ed, moins violent, plus élégant que ce fou malade de Cody. De plus, la jeune femme détestait sa belle-mère, qu'elle sentait perpétuellement aux aguets, hostile...

Un soir, la vieille femme surprit le couple enlacé.

(Suite page 10.)

Maman veillait, en l'absence de Cody, aux intérêts de son fils.

Elle demeura cachée et tendit l'oreille pour distinguer les paroles murmurées par Ed :

— Laisse-moi faire, ma chérie... J'en ai marre de travailler pour Cody et sa vieille. Je veux être un chef, et je te couvrirai de fourrures, de bijoux... Je veux bien travailler dur, mais pour en profiter, au lieu de mener cette existence de bête traquée et de reclus que nous impose Cody!

— Prends garde! Il se méfie de toi... chuchotait Verna. Quand il sortira...

— ... S'il sort vivant, il peut être dangereux. Mais s'il sort mort ? ricana Ed. Là, plus rien à craindre de lui!

— Tu penses qu'il pourrait... mourir en prison ? s'effara Verna.

— J'ai là-bas un homme qui n'attend que mon signal... confia Ed.

L'homme, c'était ce Parker dont Jim le Sourd avait surpris les propos ironiques à l'égard de Cody.

Un jour, Parker remplaça Vic au tableau des commandes électriques, dans l'atelier de métallurgie auquel Cody Jarrett était affecté. Bien entendu, le policier-prisonnier n'était astreint qu'à de faciles besognes, justifiées par ses connaissances en électricité.

Mais Parker avait habilement manœuvré pour le remplacer un moment. Il avait son plan. Et soudain, comme à la suite d'une maladresse involontaire, une sorte de marteau-pilon vertical, actionné électriquement, s'abattit précisément à l'endroit où Jarrett s'activait à ramasser des copeaux métalliques. Cela fut brutal. Cody s'affala en avant; le wagonnet qu'il poussait fut aplati à sa place... Jarrett s'en tirait avec une légère blessure à la tête. Il se releva, aperçut Parker, immobile et blême à son poste d'emprunt... Pardo travaillait à quelques dizaines de mètres de là. Que signifiait cet accident ? Hank se le demandait autant que Cody.

Le lendemain, au soir, Cody reçut la visite de sa mère, qui lui dit :
— Méfie-toi, Cody... Cette blessure, je ne la crois pas due au hasard...

Elle lui répéta la conversation surprise et conclut :

— J'ai résolu de tuer moi-même Ed. Il doit payer cette blessure!

— Maman!... Oh! maman! Pas toi! s'écria Cody, bouleversé. Laisse-moi faire!

— Ne crains rien pour moi : c'est décidé! insista la vieille femme en se retirant.

Il voulut la rappeler, la supplier de ne pas tuer. Mais elle était partie. Et Cody, désespéré, regagna l'atelier. En passant devant Parker, il le dévisagea durement, avec un mince et cruel sourire. L'autre bredouilla :

— Je ne l'ai pas fait exprès, Cody... Ne m'en veux pas!

— Ça va. Nous réglerons ça plus tard! gronda-t-il, menaçant.



— *J'ai résolu de tuer moi-même Ed...*

Mais il demeura hanté par la pensée de sa mère devenue meurtrière pour le venger, lui. Cette idée lui était intolérable, le torturait. Et soudain il s'affaissa, en gémissant, tout près de Vic Pardo.

Le policier comprit que le moment était propice à ses projets. Il tira Cody, le cacha derrière un large établi :
— Mon pauvre vieux! Il ne faut pas que les salopards de gardiens te voient dans cet état! Ça leur ferait trop plaisir... Tu es un as, tu sais... Quand j'étais gosse, je rêvais de faire partie de ta bande...

Il massait la nuque de Cody, machinalement. Jarrett s'étonnait de ces soins si spontanément donnés : les gestes de maman, les paroles mêmes de maman! Quand il fut calmé, il considéra Vic Pardo avec un regard si profondément ému que le policier en fut gêné. Jarrett remercia son compagnon secourable, en qui, désormais, il voyait un fraternel ami.

Et le soir même, pris d'un immense besoin de se confier,

il attendit que Ryley et le Sourd fussent endormis, pour murmurer à l'oreille de Vic :

— Mon vieux, il faut que je m'évade... Veux-tu en être ?

— Je crois bien ! Je t'aiderai, si tu veux ; à la nuit, je neutraliserai le tableau électrique qui commande tout : la lumière, l'ouverture des portes.

— Nous emmènerons Ryley : il a un revolver caché...

— Non ! dit vivement Hank. Rien que toi et moi, sinon, je ne répons de rien... Je demanderai une voiture à ma femme. Laisse-moi tout organiser ! Dors !

— Je ne peux pas ! Je m'inquiète pour maman... Elle est tout pour moi : je ne veux pas la perdre, tu comprends ? haletait Cody, près de sangloter. Elle va faire des bêtises, si je ne sors pas !

— Compte sur moi, mais ne parle à personne de notre projet ! exigea Vic.

Pardo, avec la complicité de la direction, obtint de voir « sa femme » au parloir dès le lendemain. Jim le Sourd y était en même temps que lui, avec son avocat, et s'efforçait de déchiffrer la conversation du couple Pardo.

Hank se méfiait et cachait sa bouche en s'appuyant sur son poing :

— Dites à Evans qu'il me faut une auto pour m'évader avec Cody. Surtout, exigez un oscillateur... C'est très important ! Répondez-moi n'importe quoi !

— Mais non, je ne veux pas divorcer, mon chéri ! soupirait « l'épouse ». Je ferai tout ce que tu voudras, mais je ne veux pas te quitter...

Jim en fut pour ses frais d'observation... Quand Vic revint à l'atelier, il rassura discrètement Jarrett :

— Ce sera pour demain. Ma femme m'a promis une auto...

Jarrett était tout guilleret en se rendant au réfectoire. En s'asseyant à table, il avisa un nouveau qu'il connaissait. Il lui fit demander, par ses voisins, qui firent « la chaîne » pour poser la question, des nouvelles de maman. La réponse revint de la même manière jusqu'à Cody :

— Elle est morte au début de la semaine.

Jarrett se dressa, blême, en proie à une terrible émotion. Morte, maman qui se portait si bien ! Sûr, c'était un coup du Grand Ed ! Cody suffoquait, vacillait. Et ce fut la crise, brutale... Il sanglotait, hurlait, la tête en feu et comme découpée par cette scie qui le torturait chaque fois. Il trébuchait, tombait, se relevait. Les gardiens accoururent, croyant à une révolte. Ils le frappèrent, mais Cody leur rendait leurs coups. Hank, pétrifié par l'émotion, ne pouvait intervenir. Lui seul comprenait le drame qui se jouait dans l'âme de ce malade ; en un tel moment, il n'éprouvait que pitié pour le fou criminel, qui souffrait comme n'importe quel homme...

Enfin, Cody succomba sous le nombre des gardiens et

fut emporté, hurlant, écumant, jusqu'à l'infirmerie, où il fut revêtu de la camisole de force.

Il fit la grève de la faim. Ryley essayait de le faire manger, en vain. Sur la demande de l'inspecteur Evans, le directeur fit un rapport qui concluait à la nécessité de transférer le détenu Cody Jarrett dans un asile d'aliénés. Car l'évasion préparée par Hank Fillon devenait impossible, et la police devait changer ses batteries selon les événements...

Mais Ryley et Cody avaient leur plan. Cody parut se résigner au transfert. Mais il ne voulait être touché que par Ryley. Ce codétenu fut chargé de délivrer Cody de sa camisole de force. Il en profita pour glisser à Jarrett le revolver qu'il avait soustrait à toutes les investigations.

Et, brusquement, la situation se retourna. Arme au poing, Cody enferma dans l'infirmerie le docteur venu prendre livraison de lui et le directeur de la prison. Il ordonna à ce dernier d'appeler par téléphone Vic Pardo, Parker, et Jim le Sourd.

Le directeur s'exécuta, et les forçats rejoignirent leurs deux camarades. Cody expliqua :

— En route, tous les cinq ! Ces messieurs vont nous servir d'otages et faciliter notre sortie ! dit-il en poussant devant lui le directeur et le médecin. Toi, Parker, tu vas monter dans le coffre arrière.

Ils franchirent sans encombre l'enceinte de la prison. Cody conduisait à toute allure. Ryley tenait les « otages » sous la menace de son revolver. La bande alla se réfugier dans une de ces villas discrètes, louées à l'année, que les gangsters se ménagent pour abri en cas de danger. Le médecin et le directeur furent dépouillés de leurs vêtements par Cody, qui les partagea avec son cher Vic Pardo. Après quoi, les otages furent ficelés et gardés à vue par les autres bandits, auxquels Vic et Cody allaient apporter des vêtements. Cody exultait :

— Enfin libres, mon vieux Vic ! La belle vie va reprendre !

En remontant en voiture pour se rendre en ville, Cody entendit Parker gémir du fond du coffre :

— Ouvre donc ! Ça manque d'air, ici !

— Tu as raison ! ricana Jarrett. Je vais t'en donner !

Et il déchargea son revolver dans le coffre. Parker avait reçu le prix de l'« accident »...

CHAPITRE IV

En apprenant par les journaux et la radio l'évasion audacieuse de Cody Jarrett, Ed et Verna, qui s'étaient réfugiés à la campagne, ne se sentirent guère rassurés. Cody allait venger la mort de sa mère, et les amants, terrorisés, s'accusaient mutuellement de ce meurtre :

— Je ne veux pas rester ici ! Cody va nous rejoindre ! Il nous tuera ! gémissait la blonde Verna, folle d'épouvante.

— Si tu me quittes, Verna, je lui dirai que c'est toi qui as tiré dans le dos de la vieille, pendant que j'essayais de la désarmer...

— Tu dirais cela ? balbutia Verna, horrifiée. Mais c'était pour te sauver.

— Tu expliqueras ça à Cody !... Verna, je t'aime et ne veux pas te perdre : nous vivrons ou mourrons ensemble !

Il l'étreignit farouchement, et Verna ferma les yeux, dominée par cet amant dont elle savait les jours comptés. Sa jeunesse, sa beauté,

— Ces messieurs nous serviront d'otages.





— Toi, Parker, monte dans le coffre !

— Le patron ? répéta le policier.

— Oui. Mon manager, si tu préfères. Un as, tu sais. Il paie cash. Pas d'histoires, avec lui.

— Tu as en vue quelque chose de nouveau ?

— Oui. Les Pétroles de l'Ouest font toujours la paie avec des billets neufs, et cela représente environ un demi-million de dollars. Il faut donc s'emparer du montant d'une paie...

— Mais les usines sont mieux gardées qu'une banque, observa Hank.

— Je sais. Mais, jadis, maman m'a raconté l'histoire du cheval de Troie : un jour, les Troyens assiégés

son esprit frivole s'insurgeaient contre l'idée de la mort. Que Cody et le Grand Ed s'expliquent entre eux, soit ! C'était une affaire d'hommes... Mais elle était lasse de toujours trembler, de se cacher au lieu de briller !

Dans la villa isolée, Ed avait installé des systèmes de sonnettes qui devaient l'avertir de l'irruption de l'ennemi. Mais, au cours de la nuit, Verna s'enfuit par une fenêtre du rez-de-chaussée. Elle courut au garage, voulut sortir la voiture. Une main brutale la bâillonna. Et, dans la lumière du garage, elle reconnut Cody, un Cody dont les yeux flamboyaient d'une haine sarcastique. Il railla, à mi-voix :

— Alors, ma jolie, on quitte ce cher Ed ? On a donc bien peur de Cody ?

D'instinct, la belle fille joua la comédie qui devait la sauver :

— Non, mon chéri ! Je fuyais parce que je ne pouvais rester auprès d'Ed, qui m'avait entraînée de force !... Cody, je n'aime que toi ! Je t'adore ! Quand j'ai su que tu étais libre, je n'ai eu qu'une idée : te rejoindre, t'aider à châtier le meurtrier de ta mère... Oui ! Il a tiré dans son dos !

Elle s'accrochait à Jarrett, l'embrassait, hagarde. Il la repoussa, puis, à la réflexion, l'entraîna vers la maison, où elle lui servirait de guide. Elle rentra, avec lui, par la fenêtre restée ouverte. Il lui fit signe de monter la première, puis fit résonner la sonnette d'entrée. Ed s'était caché derrière la porte de sa chambre. En voyant arriver Verna, il fut désorienté. Elle se jeta au cou du condamné :

— Ed... Je voulais fuir, mais je ne peux pas ! J'ai eu peur. Donne-moi à boire !...

Tandis qu'il obéissait, Cody fit irruption. Ed voulut fuir. Mais il fut, à son tour, abattu de plusieurs balles dans le dos. Verna eut un soupir de soulagement... Jamais Cody ne saurait toute la vérité... Elle s'élança vers son mari, avec une joie triomphante. Pour elle aussi, la bonne vie allait reprendre...

Après s'être débarrassés de leurs otages en les renvoyant, les bandits étaient allés se cacher dans un autre coin de campagne isolée. Verna redevenait l'enfant gâtée, capricieuse, d'un chef craint de ses hommes. Les gangsters faisaient des projets. Cody repoussait tous ceux qui lui semblaient être d'un profit insuffisant. Il ne s'intéressait qu'aux billets neufs.

— Un truc à se faire prendre ! bougonnait Vic Pardo.

— Tu as jamais vu circuler un des billets de l'express de Californie ? railla Jarrett.

C'était la première fois que Cody parlait ouvertement de ce coup de maître. Hank, attentif, convint :

— Non, c'est vrai... Qu'en as-tu fait ?

— Le patron s'est chargé de les faire parvenir en Europe. C'est son boulot, pas le mien.

furent bien contents de voir que toute l'armée des Grecs avait disparu : bateaux, fantassins, cavaliers, plus rien ! Ils avaient seulement laissé sur le rivage un énorme cheval de bois. Les Troyens ont voulu voir le joujou de près. Ils sont allés chercher le cheval et l'ont introduit dans la ville si bien gardée... Et tu sais la suite : des flancs du cheval jaillit l'armée qui s'y était cachée... L'histoire est valable pour toutes les époques, et maman ne m'a décidément appris que des choses intéressantes...

— Que vas-tu faire ?

— Un de mes hommes s'est procuré une citerne ; il a eu le tort de l'acheter, mais passons... Nous entrerons dans les flancs de la citerne, sous prétexte d'aller acheter de l'essence. Un ancien ouvrier de l'usine nous a donné tous les tuyaux. Nous le cueillerons en route : c'est lui qui ouvrira le coffre au chalumeau...

Hank approuva, tout en songeant aux moyens de prévenir la police...

Le jour même, un personnage à l'air naïf se présentait à l'entrée de la villa et demandait à téléphoner pour avertir son garagiste. C'était un innocent pêcheur à la ligne, que Cody reçut lui-même. Les hommes s'esclaffèrent, lorsqu'ils virent l'inconnu pénétrer dans la villa :

— En voilà un à qui son coup de téléphone va sûrement coûter la vie ! Pauvre idiot !

Pourtant, Cody ne revenait pas, et nul coup de revolver n'avait retenti. Victor Pardo, intrigué, pénétra dans la villa. Il vit l'inconnu attablé avec Cody ; tous deux étaient penchés sur une carte et discutaient d'un parcours. Cody leva la tête et, reconnaissant son grand ami Vic, sourit :

— Parce que tu es un frère, je te présente au « patron »... Mais ne dis rien aux autres.

— Daniel Winston ! dit l'homme, en tendant la main. Enchanté de vous connaître, Vic Pardo. Cody m'a raconté...

Hank exultait. Enfin ! Il savait le nom du fameux commanditaire de la bande ! Cody et Winston continuaient :

— Avec cette idée de citerne, le coup est très facile. Sitôt les billets cueillis, nous irons vous les remettre...

— Je vous attendrai au bar Rogers ! précisa Winston.

Hank brûlait d'avertir sans retard son ami Evans. Mais comment ? Verna lui en fournit l'occasion, en se plaignant de son poste de T. S. F. qui marchait mal. Sous prétexte de le réparer, le pseudo-Pardo envoya un premier message. Mais il voulait sortir le soir même.

La villa était bien gardée : il se heurta à Ryley, qui l'empêcha de sortir. Une lutte farouche, silencieuse, se livra entre les deux hommes. Hank, grâce au judo, s'assura un avantage immédiat. Mais Cody surgit :



— Si tu me quittes, je dirai que tu as tiré sur sa mère!

homme, après tout, et toi, tu as Verna à tes côtés... tu ne peux pas comprendre!

— Si... Je comprends... Car je suis séparé à jamais du seul être que j'aimais! soupira Cody, radouci. Tu vois, j'étais sorti pour pouvoir m'entretenir avec maman, comme je le fais le soir, quand je me sens trop seul... Tu as eu un coup de cafard, hein? Comme moi?

— C'est ça...

— Fallait me demander à partir; je te l'aurais accordé...

Hank dut l'entendre encore parler de sa mère, d'une voix douce et lasse.

— Elle a été admirable. Mon père est mort fou, mon frère aîné aussi. Elle n'a plus vécu que pour moi, pour que je devienne « le maître du monde », comme elle disait... J'ai l'impression qu'elle me voit toujours, qu'elle me guide...

Hank écoutait, ému malgré lui, en face de ce fou dont les parents avaient si mal modelé le corps et l'âme...

Le lendemain, de bonne heure, toute la bande prit place dans la citerne; Hank y dissimulait les éléments d'un poste émetteur, empruntés au poste de Verna qu'il



— Alors, on quitte ce cher Ed ?

— Tiens! Tu ne m'avais pas dit que tu savais lutter. Où as-tu appris?

— Mais... au régiment!

— Je ne savais pas que l'armée recrutait ses soldats parmi les bandits!

— Je n'avais pas encore de casier, quand j'étais soldat! gronda Hank.

— Pourquoi voulais-tu sortir?

— Parce que je veux voir ma femme! Je suis un

avait entièrement démonté sous prétexte de réparation.

Arrivé à un poste de distribution d'essence, il prétextait un besoin pour descendre et se rendre aux lavabos. Sur la glace, il écrivit au savon un message: « Téléphonez inspecteur Evans, police. Il recevra message code Fillon ». Ryley étant venu le relancer, il cacha l'inscription en accrochant son veston au-dessus de la glace. Après quoi, en remontant sur le siège de la citerne, il se plaignit au marchand d'essence de l'état



La bande préparait l'attaque de l'usine de carburants.

des lavabos, pour l'obliger à aller lire le message.

Le lourd convoi s'ébranla. En route, à l'endroit indiqué, un homme nanti d'un chalumeau oxydrique fut embarqué dans le « cheval de Troie ».

Et tout se déroula comme l'avait prévu Cody. La citerne pénétra sans encombre dans l'immense cour des usines aux innombrables et gigantesques réservoirs de carburant. En un clin d'œil, les gangsters sortirent de leur cachette et coururent occuper les postes qui leur étaient assignés. Ils réduisirent à l'impuissance plusieurs gardiens surpris qu'ils ficelèrent avant de les enfermer dans un bureau dont ils détruisirent l'installation téléphonique. Puis ils se ruèrent vers le coffre, qu'ils attaquèrent au chalumeau.

Victor Pardo, sous prétexte de faire le guet, était resté sur le seuil; il attendait l'arrivée de la police... Déjà, les premières voitures arrivaient aux portes de l'usine, et les agents accouraient. Tout allait bien!

Mais, soudain, l'homme qui avait apporté le chalumeau se releva pour éponger son front ruisselant. Il voulut respirer un peu d'air et se trouva face à face avec Hank... qui reconnut Bob Creesel. Ce dernier cria :

— Cody!... Tu connais ce type? C'est un flic! Il se nomme Hank Fillon. Je l'ai eu dans ma cellule comme mouton l'année dernière!... Il t'a eu!

Jarrett s'était dressé, hébété. Il considérait Hank avec horreur :

— Un flic!... Mon meilleur ami! Mon confident!... Un flic! Ça, c'est trop drôle! Ce qu'il a dû rigoler, pendant que je m'attendrissais!... Salaud! Tu vas me payer ça! Il allait abattre Hank, mais Ryley le retint :

— Regarde, Cody... La police a été prévenue... Ils sont tous là! Garde ce type comme monnaie d'échange! C'est plus prudent...

Hank s'écroula, matraqué par Bob, haineux. Affolés, les bandits ne songeaient plus qu'à fuir, devant les innombrables policiers qui cernaient les bureaux. Déjà, les projectiles lacrymogènes entraient en action pour obliger les gangsters à se rendre. Hank, ranimé, se traîna comme il put à l'extérieur et rejoignit Evans, qui dirigeait les opérations :

— Courez au *Roggers Bar* : vous y trouverez le commanditaire : Daniel Winston...

Un détachement de policiers y fut envoyé. Les autres poursuivaient les bandits, éparpillés à travers l'énorme usine. Cody était grimpé, avec une prestesse de singe, vers les réservoirs et narguait les policiers. Evans ordonna à ses hommes :

— Ne tirez qu'à vue : c'est aussi dangereux que de la dynamite!

Les projecteurs furent braqués vers les fugitifs. Ryley, épuisé, se rendit. Furieux, du haut de son refuge, Cody le visa et le tua. Bientôt, toute la bande fut capturée. Seul Cody demeurait insaisissable. La révélation de la véritable identité de Vic Pardo avait provoqué chez lui une crise de folie différente des autres : il riait, riait comme un possédé. Soudain, il tira sur l'un des réservoirs. On vit jaillir une haute flamme aveuglante. Cody contemplait l'incendie naissant avec une ivresse triomphale d'insensé :

— Tu avais raison, maman! Je suis le maître du Monde! Je suis même le maître de l'Enfer!

Le feu se propageait. Tous les policiers s'étaient enfuis et s'allongeaient, face contre terre, dans l'attente anxieuse des explosions, qui se produisirent avec une violence apocalyptique. Dans ce décor dantesque de flammes, de fumée, on voyait encore se dessiner la petite silhouette dansante du fou. Hank eut pitié : il se souleva sur un coude, visa le malheureux et tira... Il vit dégringoler un corps disloqué.

Sa mission était terminée...

FIN

UN MOIS DE COURS

AGRÉABLE, dans une AMBIANCE

JEUNE, MODERNE,

et vous serez votre COUTURIÈRE.

SUIVEZ LES COURS DE COUPE

DE LA FEMME DE FRANCE

43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e) . Tél. : TRUdaine 09-94.

La semaine prochaine vous
pourrez lire dans le n° 273 du

Tous les jours
**FILM
COMPLÉT**
3 N° - 5 N°

Les
Vacances
finissent
demain



avec

Suzy Carrier

et

Michel Barbey

ainsi que la rubrique

COTÉ CŒUR

COTÉ JARDIN

16 pages EN VENTE PARTOUT 15 francs

SEINS PARFAITS à tout âge
AV. SEIN APPEAL - BI. ER. EM.
garanti (BREVET AMÉRICAIN). Changement
visible PREMIER JOUR. Grand succès dans le monde
entier. ESSAI A NOS FRAIS. Écrivez sans eng. à :
L. DUBOIS, 11, r. Gastaldi MONACO (Pte) P. 27

POURQUOI NE REUSSIEZ-VOUS PAS ?

Demandez au **Professeur ANDRIEU** (Serv. F. C. 88), 8, r. des Salenques, TOULOUSE, une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaire, etc.). Joignez date de naissance, enveloppe timbrée avec adresse, et 30 fr. en T.-P. pour frais. Prix de l'analyse : 150 francs. **MAIS N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT.** Paiement seulement après si satisfaction.



CHAQUE JEUDI

L'épatant

le moins cher des illustrés
publie

7 histoires passionnantes

- BIBI FRICOTIN
- LES PIEDS NICKELÉS
- TÉTAR-ZAN

En vente partout : **10 francs.**

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

Directeur de Publication : **Raymond SCHALIT.**

**FILM
COMPLÉT**

vous présente la liste de ses numéros parus
ACTUELLEMENT DISPONIBLES.

Numéros à 5 francs.

- 126. — Monte-Cassino.
- 127. — La seconde M^{me} Carrol.
- 128. — La falaise mystérieuse.
- 129. — Par la Porte d'Or.
- 130. — L'amant sans visage.
- 131. — Mabok, l'éléphant du diable.
- 132. — Le diable souffle.
- 133. — Le septième voile.
- 134. — Aventure à deux.
- 135. — Le masque aux yeux verts.
- 136. — L'amour cherche un toit.
- 138. — Les mystères de Paris.
- 139. — Jalousie.
- 140. — Recherché pour meurtre.
- 141. — Miranda.

Numéros à 8 francs.

- 142. — Hamlet. — Quatre firts et un cœur.
- 143. — Trois garçons, une fille. — Jusqu'à ce que mort s'ensuive.
- 144. — Dédée d'Anvers. — Au pays du rythme.
- 145. — La cité sans voiles. — Carnegie Hall.
- 146. — Espions sur la Tamise. — La reine de l'argent.
- 147. — La furie du désert. — A cor et à cri.
- 148. — La brune de mes rêves. — Cavalier du Kansas.
- 149. — En route vers Zanzibar. — Le sorcier noir.
- 150. — Bandits de grands chemins. — Le Docteur et son Toubib.
- 151. — La vallée de la peur. — Un cœur pris au piège.
- 152. — L'homme aux lunettes d'écaille. — Miracle au village.
- 153. — Boule de feu. — L'homme d'octobre.
- 154. — La piste de Santa-Fé. — Pas d'orchidées pour Miss Blandish.
- 155. — La voleuse. — Narcisse noir.
- 156. — La mélodie du bonheur. — L'homme au masque de fer.
- 157. — Le fiancé de ma fiancée. — Confession dans la nuit.
- 158. — Le chapelier et son château. Frisson d'amour.
- 159. — Le pain des pauvres. — Arc de Triomphe.
- 160. — Les folles héritières. — L'échafaud peut attendre.

- 161. — Je suis un fugitif. — Jody et le faon.
- 162. — La scandaleuse de Berlin.
- 163. — Quand vient l'hiver. — Le crime était presque parfait.
- 164. — Les ailes brûlées. — Le signal rouge.
- 165. — Les yeux de la nuit. — Guerrier dans l'ombre.
- 166. — Vainqueur du destin. — La perle noire.
- 167. — La grande horloge. — Il pleut toujours le dimanche.
- 168. — Les chaussons rouges. — L'homme aux mains d'argile.
- 169. — La brigade du suicide. — L'orchidée blanche.
- 170. — Passion immortelle. — Je cherche le criminel.
- 171. — Balalaïka. — L'homme en gris.
- 172. — Le Caïd. — Johnny Frenchman.
- 173. — Le Paradis des Pilotes Perdus. — Un soir de rixe.
- 174. — Le secret de Mayerling.
- 175. — Une Ame perdue.
- 176. — Du Guesclin.
- 177. — Lame de fond.
- 178. — Gigi.
- 179. — Bagarres.
- 180. — Je n'aime que toi.
- 181. — Key Largo.
- 182. — La femme nue.
- 183. — Tous les chemins mènent à Rome.
- 184. — Marlène.
- 185. — Trafic à Saïgon.
- 186. — Occupe-toi d'Amélie.
- 187. — Sans pitié.
- 188. — Bal Cupidon.
- 189. — Fabiola.
- 190. — Drame au Vel' d'Hiv'.

- 191. — Maya.
- 192. — L'Infidèle.
- 193. — Le Barrage de Burlington.
- 194. — Entre onze heures et minuit.
- 195. — Johnny Belinda.
- 196. — Portrait d'un assassin.
- 197. — La Vallée du Jugement.

Numéros à 10 francs.

- 198. — Au delà des grilles.
- 199. — Orage d'été.
- 200. — Les aventures de Don Juan.
- 201. — Vient de paraître.
- 202. — La Beauté du diable.
- 204. — La rivière d'argent.
- 208. — La ronde des heures.
- 209. — La mariée du dimanche
- 213. — Romance à Rio.
- 214. — Manèges.
- 215. — La dernière course.
- 216. — Miquette et sa mère.
- 217. — Vacances de Noël.
- 218. — Ombres sur Paris.
- 219. — Une famille toute simple.
- 220. — Le Juif errant.
- 221. — Dominique.
- 222. — Les amants traqués.
- 223. — La femme aux deux visages.
- 224. — Pièges à hommes
- 225. — Sarabande.
- 226. — La soif des hommes.
- 227. — Au revoir, M. Grock.
- 228. — Pas de week-end pour notre amour.
- 229. — Mirages de la peur.
- 230. — Singoalla.
- 231. — La corde.
- 232. — Raccrochez, c'est une erreur.
- 233. — L'homme qui revient de loin

Numéro à 12 francs.

- 234. — La belle que voilà.
- 235. — Rio Escondido.
- 236. — On n'aime qu'une fois.
- 237. — Rendez-vous avec la chance.
- 238. — La Marie du Port.
- 239. — Ma Pomme.
- 240. — Le Rebelle.
- 241. — Au nom de la loi.
- 242. — Le Château de verre.
- 243. — Justice est faite.
- 244. — La maison du Printemps.
- 245. — Passion fatale.
- 246. — Sabotage à Berlin.
- 247. — L'Invité du mardi.
- 248. — M. Wilson perd la tête.
- 249. — Le Loup de la Sila.
- 250. — Le Traqué.
- 251. — Sa Majesté M. Dupont.
- 252. — La Passante.
- 253. — L'Araignée.

Numéros à 15 francs

- 254. — Ils ont vingt ans.
- 255. — Montana.
- 256. — Sans laisser d'adresse.
- 257. — Les corsaires de la Terre.
- 258. — La fille des boucaniers.
- 259. — Marius.
- 260. — Fanny.
- 261. — César.
- 262. — 11, rue des Saussaies.
- 263. — Jack le Noir.
- 264. — Voyage à trois.
- 265. — Échec à la Gestapo.
- 266. — Les Amants Passionnés.
- 267. — Pilote du Diable.
- 268. — L'Ange Rouge.
- 269. — L'aventure commença à Rio.
- 270. — Saboteur sans gloire.
- 271. — Liens éternels.

Adressez vos demandes au

**FILM
COMPLÉT**

43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Chaque numéro est envoyé franco contre la
somme de 5, 8, 10, 12 ou 15 francs.

Aucun envoi contre remboursement.

N. M. P. P.

272 - Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.). - 759-7-1951. - Dépôt légal : 3^e trimestre 1951.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P.,
1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74-54).



Simone RENANT
(Consortium du film.)